

MATOUBA

“Oratorio -1802”

de
A. Díaz-Florián

KAKWÈ : Matouba, fais descendre sur terre tes fils.
Laisse apparaître le spectre de ceux qui furent,
et que la brume du soir nous permette de voir l’invisible.

Nous voulons interroger les ancêtres
afin de comprendre le passé, et retrouver ainsi
la flamme qui guidera nos pas dans le présent.

Arrière ! Démon !
Va-t-en pour toujours dans les flammes de l’enfer !
Arrière ! toi qui as trahi l’espoir des sans-culottes.
Retourne dans ta tombe des Invalides
où tes admirateurs viennent encore se recueillir
et perpétuer, ainsi,
la mémoire de l’un des pires tyrans qui ait effrayé le monde.

Arrière, Spectre de malheur !
Comment oses-tu te montrer devant nous,
les descendants de ceux que tu as chargés de chaînes
par ton tristement fameux décret du 20 mai 1802.

SPECTRE : Tu te trompes, petite Kakwè.

KAKWÈ : Ne me traite pas de « petite », minable copie d’empereur,
chef d’une meute de carnassiers,
qui, non content de massacrer des peuples en Europe,
as envoyé tes généraux les plus avides de sang contre les Guadeloupéens.

Tu n’es pas le mari de la béké Joséphine ?

Réponds, ou bien je te fais retourner aux enfers !

TI’KAKWÈ : Peut-être qu’il ne séjourne pas dans la demeure de Lucifer,
mais bel et bien au Paradis.

KAKWÈ : Tu te moques de moi ?

TI’KAKWÈ : Pas du tout. Il se peut que l’Empereur
ait une place de choix dans la cour céleste du Tout-Puissant,
car il fait partie de ceux qui,
au nom de la religion et de la civilisation,
ont porté la mort et la désolation dans le monde entier.

KAKWÈ : Qu’il retourne alors où bon lui semble,
mais qu’il ne vienne pas nous tourmenter de sa présence,

car son nom seul est, pour nous,
le synonyme de souffrances et de chaînes.

SPECTRE : Tu ne dois pas porter de jugements hâtifs
avant d'être certaine que tu as fait revenir le bon esprit.

KAKWÈ : Tais-toi, espèce de Zombi,
je ne peux plus supporter qu'un Blanc me donne des leçons,
ni me dise ce qui est bon ou mauvais,
ce qui est juste ou injuste,
ce qui est vrai ou faux.

SPECTRE : Si tu ne veux pas écouter,
pourquoi donc réveiller les morts du Matouba ?

KAKWÈ : Parce qu'il doivent nous racontent leur guerre contre les esclavagistes.
Leurs exploits doivent nous servir de guide dans notre lutte quotidienne,
et leurs erreurs, de garde-fou.

TI'KAKWÈ : Il se peut qu'il n'ait pas de nom.

KAKWÈ : Comment cela ?

TI'KAKWÈ : Qu'il soit un simple soldat,
un des 3460 paysans qui, pour fuir la faim,
se sont enrôlés dans l'armée,
et qui, après avoir combattu sur les champs de bataille d'Europe,
ont été envoyés en Guadeloupe.

Tout le monde sait que la masse des combattants
n'a pas d'identité devant l'Histoire.

KAKWÈ : Tu as raison, c'est peut-être le spectre du Soldat Inconnu.
Dis-moi, Inconnu : étais-tu, par hasard,
dans un de ces bateaux de guerre qui,
le matin du 6 mai 1802,
rompirent l'harmonie de la ligne qui unit le ciel et la mer de Pointe-à-Pitre ?
Réponds !

TI'KAKWÈ : Ne t'énerve pas, tu sais que tes colères te jouent des tours,
et les esprits adorent taquiner les bonnes personnes.

KAKWÈ : C'est vrai.
Mais dis-nous tout de même, esprit moqueur,
si tu n'as rien à voir avec les héros du Matouba,
pourquoi donc t'es-tu manifesté ?

SPECTRE : Parce que je suis des tiens.

KAKWÈ : Quoi ? Des nôtres ?
Tu entends, Ti'Kakwè ?

TI'KAKWÈ : Tu es... ?
Alors, pourquoi es-tu ainsi accoutré ?

SPECTRE : C'est mon costume.

TI'KAKWÈ : C'est l'uniforme que portait l'Empereur.

SPECTRE : C'est aussi celui qui correspond à mon grade.

TI'KAKWÈ : Alors, tu es commandant ou général ?

SPECTRE : Je suis officier.

KAKWÈ : Tu vois, je ne m'étais pas trompée, ce ne peut être qu'un démon blanc.

SPECTRE : Pourquoi donc ?

KAKWÈ : Parce que les militaires gradés sont toujours des Blancs.

SPECTRE : Tu te trompes.

KAKWÈ : Arrête de me dire que je me trompe !

TI'KAKWÈ : Laisse-le parler.

KAKWÈ : Non.

TI'KAKWÈ : Si nous l'écoutons, nous saurons peut-être son nom.

KAKWÈ : Non !
Je ne suis pas venue ici, à minuit, un soir de pleine lune, dans le froid et avec tous mes atours pour entendre parler un fantôme Blanc.

TI'KAKWÈ : La voilà repartie avec ses Blancs !
Mais, écoute un peu, s'il vient de nous dire qu'il n'est pas Blanc !

KAKWÈ : Ah bon ? Alors, qui est-il ?

TI'KAKWÈ : Il a dit qu'il était des nôtres.

KAKWÈ : Il est Noir ?

TI'KAKWÈ : Oui.

KAKWÈ : Alors, il n'est pas du même Noir que moi.

TI'KAKWÈ : Comment cela ?

KAKWÈ : Il faut que tu saches que certains Noirs ont la peau noire, mais l'âme blanche.
Tu sais, on les appelle des " cocos", ces fruits caribéens qui sont marron à l'extérieur, et blancs à l'intérieur.
D'ailleurs, il a la tête ronde comme un coco.
Dayè pou yonn tèt a-y rwon kon koko

TI'KAKWÈ : Ce n'est pas bien de se moquer des esprits.

KAKWÈ: Un vrai Noir ne porte pas le chapeau de l'Empereur.

TI'KAKWÈ : C'était l'uniforme de l'Armée coloniale.

KAKWÈ: La Coloniale ! Voilà l'astuce qu'ont trouvée les Blancs pour déguiser quelques bons Nègres en soldats, afin qu'ils servent de chair à canon et fassent les sales besognes.

TI'KAKWÈ : Tu ne vois que les aspects négatifs des choses !

KAKWÈ: Rien de positif ne peut venir des Blancs. Sais-tu ce qu'ils ont fait le 8 mars 1802, lorsqu'ils ont débarqué à Pointe-à-Pitre ? Eh bien, figure-toi, le soir même, le général français a ordonné que tous les officiers et soldats Noirs évacuent les casernes et les forts, puis, qu'ils se rassemblent dans la plaine de Stevenson, afin de passer la revue réglementaire. Après une courte harangue, ...

SPECTRE : « Soldats, les guerriers qui viennent avec moi ont vaincu l'univers par leur obéissance, vous, à votre tour, vous devez obéir !

Je vous ordonne donc de déposer vos armes et d'embarquer de suite sur les frégates. Mon intention est de me rendre demain à Basse-Terre où je serai bien aise de vous avoir près de moi !»

KAKWÈ : Comment se fait-il que tu connaisses ce discours ?

SPECTRE : Il est resté dans la mémoire des soldats de la Coloniale.

KAKWÈ : Ah bon ? Et que sais tu d'autre sur cette première nuit de guerre ?

SPECTRE : Ce soir-là, dans la plaine de Stevenson, utilisant la ruse et abusant de la bonne foi des Guadeloupéens, le général Richepance fait prisonniers 800 soldats Noirs sans tirer un seul coup de fusil.

TI'KAKWÈ : Le Misérable !!!

SPECTRE : Ces mêmes soldats qui, depuis 1794, avaient lutté aux côtés de Victor Hugues contre les royalistes Anglais et les ennemis de la Révolution, ces « Bons Nègres » qui servaient la « douce » France, ce soir-là, furent insultés, humiliés, dépouillés de leur uniforme, mis aux fers, puis jetés à fond de cale dans les bateaux militaires.

KAKWÈ: Tu as vu faire cette félonie ?

SPECTRE : Je l'ai appris.

KAKWÈ : Non, tu ne l'as pas appris, tu as participé au piège, et je dirais même que tu as été l'Ulysse de notre Troie : tu as collaboré avec le général esclavagiste et tu as donné l'ordre aux soldats de la Garde Noire tout en connaissant les intentions de Richepance.

SPECTRE : Tu es dans l'erreur.

KAKWÈ : Non ! Je ne suis pas dans l'erreur, car je sais maintenant que tu es le misérable dont l'Histoire se souviendra comme du premier des traîtres et du plus servile des Nègres.

TI'KAKWÈ : C'est le Zombi de... ?

KAKWÈ : De Magloire Pélage.
C'est le renégat qui, à lui seul, a fait plus de mal à notre peuple que toute l'expédition esclavagiste de 1802.

Sans sa trahison, nos héros auraient pu chasser hors de notre île les mercenaires de Bonaparte, et nous serions libres depuis longtemps.

Mais non, au lieu de ça, regarde où nous en sommes deux siècles plus tard, regarde, misérable ! Des gens à qui l'on ne reconnaît même pas le nom de Peuple, mais celui de simples habitants « d'outre mer »

SPECTRE : Tu te trompes de personnage, apprentie Kakwè.

KAKWÈ : Oui, je me trompe de tout ce soir, j'ai dû ouvrir le mauvais registre et fait resurgir des enfers le pire des scélérats ; mais cela ne sera pas en vain, car tu vas pouvoir entendre les sentiments d'une femme guadeloupéenne : Que tu sois maudit à jamais, pour les siècles et les siècles à venir ! Maudit ! maudit !

TI'SPECTRE : Calme-toi ...

KAKWÈ : Non, je ne veux pas me calmer ! Au contraire, je veux pleurer jusqu'à ce que mes larmes inondent notre île bien-aimée et la purifient de la honte dont ce renégat l'a recouverte !

Je veux crier ma rage, jusqu'à ce tout mon sang me monte à la tête et me fasse exploser dans les airs, comme le firent ceux qu'il a trahis.

SPECTRE : Je ne suis pas celui que vous voulez que je sois.

- TI'KAKWÈ : Ah ! Maintenant que tu as enlevé ce chapeau ridicule, je peux mieux voir ton visage.
Tu me fais penser à l'un des nôtres :
un de ceux qui, étant né esclave, a gagné sa liberté par sa propre volonté, car dès son adolescence, il a choisi de vivre dans les montagnes, pourchassé par les chiens des maîtres, plutôt que sous la férule et la botte du Blanc.
- KAKWÈ : Tu parles d'Ignace ?
- TI'KAKWÈ : Lui-même.
- KAKWÈ : Mais, ma pauvre fille, tu n'as aucune notion de ce que ce sont les esprits.
- TI'KAKWÈ : Ah bon ?
- KAKWÈ : Comment peux-tu prétendre que ce spectre fuyant et hésitant soit celui du commandant Joseph Ignace ?
- TI'KAKWÈ : Pourtant...
- KAKWÈ : Ignace n'aurait pas hésité une seconde à dévoiler son identité, car il était franc, clair et sans équivoque dans ses pensées politiques. Il ne luttait pas seulement contre le rétablissement de l'esclavage, mais aussi, et surtout, pour une Guadeloupe libre.
- De quoi souris-tu ?
- SPECTRE : De vous écouter refaire l'histoire.
J'ai l'impression que vous êtes au théâtre, là où les guerres se jouent dans un mouchoir de poche, et où elles se gagnent ou se perdent selon la convenance du public.
- TI'KAKWÈ : Explique-toi, Spectre Inconnu.
- SPECTRE : En ce temps-là, la notion d'indépendance était encore comme une semence de blé ballottée par le vent, cherchant la terre qui pourrait lui donner vie.
- Nous luttons, sans hésitation, contre le rétablissement de l'esclavage, mais nous ne savions pas du tout ce que le lendemain nous préparait.
- TI'KAKWÈ : Il aurait pu s'agir de notre indépendance.
- SPECTRE : Je n'ai jamais entendu le mot « indépendance » dans la bouche du Commandant.
- KAKWÈ : Peut-être, mais dans sa poitrine, le germe d'un pays libre poussait comme une fleur sur les pentes du Matouba.
- TI'KAKWÈ : On peut tout de même affirmer qu'Ignace est bien le premier d'entre les Guadeloupéens à découvrir les intentions esclavagistes de l'expédition de 1802.
- SPECTRE : Cela est vrai.

Dès l'instant où Richepance et ses généraux ont posé le pied à Pointe-à-Pitre, il a compris qu'ils ne venaient pas en mission de paix, mais bel et bien pour rétablir, par la force des armes, l'ordre que, depuis le début de la traite, les Français avaient su instaurer dans leurs Colonies ; que les généraux de l'Empereur venaient pour replonger les Noirs " là d'où ils n'auraient jamais dû sortir ", selon les propres termes du Ministre de la Marine.

SPECTRE : Tout en étant le moins « lettré » de nous tous, Ignace comprend que le génie militaire de l'armée de Napoléon repose sur la ruse et la trahison, et, le soir du 8 mai 1802, il ne se rend pas à la revue de la Garde Nationale sur la plaine de Stevenson ; au contraire, en compagnie de 150 soldats et officiers Noirs, il quitte Pointe-à-Pitre et s'enfonce dans les terres, afin d'alerter ses concitoyens du danger qui les menaçait.

TI'KAKWÈ : Ignace et ses compagnons d'armes arrivent, le soir même, à Petit-Canal, d'où ils s'embarquent pour le Lamentin.

KAKWÈ : On dit que pendant la traversée, disparut Massoteau.

SPECTRE : Ce fut la première grande perte pour les forces de la résistance, car Massoteau était un brillant officier, et ses qualités exceptionnelles de stratège auraient été de la plus grande utilité durant cette guerre.

KAKWÈ : Dis-moi, tout de même, Spectre d'antan, es-tu par hasard un des compagnons d'Ignace qui, le soir du 6 mai, ont décidé de prendre les armes contre les esclavagistes ?

SPECTRE : Non.

KAKWÈ : Alors, comment connais-tu leur histoire ?

TI'KAKWÈ : Il te l'a déjà dit :
« ... parce que, dans le temps, tous les Guadeloupéens savaient que le commandant Ignace parcourait la côte nord de l'Île-sous-le-vent, alertant les plantations et les campagnes des intentions des Français... »
J'ai l'impression qu'il faut te répéter cent fois les choses avant que tu veuilles les écouter.

Veux-tu nous raconter ce qui se passait à Pointe-à-Pitre pendant qu'Ignace marchait sur Basse-Terre ?

SPECTRE : Au petit matin, Richepance fut informé par son valet Pélage de la détermination rebelle des déserteurs ; alors, et pour la première fois, le général en chef se rend compte que les Nègres guadeloupéens ne sont pas des cousins des gorilles, comme ses concitoyens se plaisaient à le dire dans les salons parisiens, tout en savourant leur tasse de café bien sucré.

Une fois sur le terrain, il prend conscience que la reconquête de la Colonie

ne va pas se faire uniquement par la présence salvatrice de l'homme blanc
ni par le seul déploiement de son arsenal militaire.

- KAKWÈ : Que les Noirs, après deux siècles d'esclavage,
ont eu le temps de connaître l'hypocrisie des Blancs !
- KAKWÈ : Pardon... c'est que des fois... il est difficile de contenir ses sentiments et sa rage...
- SPECTRE : Sachant qu'Ignace se dirigeait à Basse Terre
afin d'y rejoindre les forces du Commandant Delgrès,
Richepance décide de laisser une partie de ses soldats à Pointe-à-Pitre reconquise,
et de déplacer le reste de ses forces navales sur Basse-Terre.
- TI'KAKWÈ : A propos, et puisque nous y sommes,
ne serais-tu pas le spectre du Commandant des Forces Coloniales de Basse -Terre ?
Le mulâtre martiniquais,
qui ne voulait pas croire les témoignages venus de Pointe-à-Pitre
selon lesquels les militaires français avaient traité les soldat Noirs
conformément à la plus pure tradition raciste et méprisante?
- KAKWÈ : Sa moitié blanche lui jouait déjà de mauvais tours.
C'est toujours pareil, on ne peut pas mêler l'eau et l'huile.
- SPECTRE : Dis-moi, Kakwè , peux-tu affirmer que du sang blanc ne coule pas dans tes veines ?
- KAKWÈ : C'est bien possible, mais en si petite quantité
que je n'arrive pas à croire aveuglément aux bons et pieux principes de la civilisation occidentale.
- SPECTRE : C'est grâce à ces principes et à l'accueil que l'Armée réservait aux Noirs après l'abolition,
que tous les officiers résistants de 1802, ainsi que moi-même,
avons pu embrasser la carrière militaire
et lutter à armes égales contre les envahisseurs.
- KAKWÈ : Tu déliras, Spectre de rien ?!
Tu appelles armes égales les quelques fusils et canons rouillés que les Français avaient laissé
dans les différents forts de l'île,
à côté de l'arsenal militaire à peine sorti des usines de guerre de l'Empereur?
- TI'KAKWÈ : J'ai le décompte précis de la flotte
qui est partie du port de Brest vers la Guadeloupe le 2 avril 1802.
- KAKWÈ : Dis-les-nous.
- TI'KAKWÈ : 2 vaisseaux de 74 tonnes,
4 frégates,
1 flûte,
3 transports montés
et 3410 soldats armés de fusils et de sabres encore ruisselants du sang
des Italiens, des Autrichiens ...
- KAKWÈ : Je ne vois pas de quelles armes égales tu parles, Spectre naïf ;
et d'ailleurs, je suis tentée de croire que Delgrès,
en tant que militaire métis,
croyait volontiers à la bonne parole des généraux,

plutôt qu'aux rapports concernant les méfaits perpétrés à l'encontre des soldats Noirs.

- SPECTRE : Il avait juré obéissance à ses supérieurs et fidélité à la Mère-Patrie.
- KAKWÈ : Quoi ! Tu as dit : « Mère-Patrie » ?
Décidément, ce Spectre est totalement fou !
- TI'KAKWÈ : Calme toi !
- KAKWÈ : Mais tu entends ce qu'il dit ?
- TI'KAKWÈ : Dans le contexte de l'époque et pour les soldats de la Coloniale, la France était bel et bien la Mère-Patrie.
- KAKWÈ : Ah bon ! La France qui était allée chercher leurs aïeux dans leurs villages africains pour les charger de chaînes , et qui leur offre un uniforme et un bol de soupe, devient, tout à coup, leur Mère-Patrie ?
- TI'KAKWÈ : L'Armée a toujours été un bon moyen pour échapper à la famine, à la pauvreté, à la maladie et au désarroi.
- KAKWÈ : Non, ma fille (ma sœur), non !
Un Nègre n'a qu'une Mère-Patrie, et c'est la terre qui l'a vu naître ;
et malgré le respect que Delgrès mérite,
je crois que ses raisonnements
étaient ceux d'un métis qui voulait devenir Blanc
plutôt que de revendiquer son héritage Noir.
- TI'KAKWÈ : Je crois que tu frôles l'insulte !
- KAKWÈ : Pourtant, ce n'est nullement mon intention.
Je voulais seulement rappeler que Delgrès n'était pas né esclave,
et cela peut expliquer bon nombre de ses attitudes pendant cette guerre.
Certains historiens affirment qu'il avait lui-même des esclaves.
- TI'KAKWÈ. Comme, de nos jours, tout le monde a une voiture.
- KAKWÈ : Il faut dire aussi que Delgrès,
à la différence d'Ignace,
n'avait pas clairement l'idée d'une Guadeloupe libre.
- TI'KAKWÈ : Je me demande qui l'avait en ce temps-là.
- KAKWÈ : Non loin d'ici, dans l'île voisine de Saint-Domingue,
Dessalines savait, lui, que le salut de son peuple passait par l'Indépendance
et le refus de tout ce qui venait des colons.
- TI'KAKWÈ : La position de Dessalines était plus évidente que celle de Delgrès,
car il savait à quoi s'en tenir vis-à-vis des esclavagistes :
Napoléon venait de faire prisonnier,
par la ruse et la trahison,
le premier soldat Noir qui osa lever les armes contre les Blancs,
son compatriote Toussaint Louverture.

- SPECTRE : La situation était bien plus complexe que vous ne pouvez imaginer, mes chères Kakwès.
Il ne faut pas oublier que nous étions des soldats de la République, des enfants de la Révolution qui venait tout juste de rompre les chaînes de l'esclavage. Nous aimions la France de 1789, et nous ne voulions pas nous détacher d'elle ni de ses principes humanistes qui allaient éclairer le monde.
- Il y a deux siècles, le mot « liberté » signifiait « la vie sauve », et il fallait la saisir, d'où qu'elle vienne.
- Par ailleurs, pour les Nègres guadeloupéens, « La » Liberté venait bien de la France républicaine, et non pas de l'Angleterre royaliste, ni encore moins de l'Espagne monarchiste.
- Il faut, tout de même, faire preuve de justice et de reconnaissance envers le Peuple révolutionnaire de « Sans Culottes », et ne pas tomber dans le piège de vouloir mettre tous les défauts de l'Occident sur le dos des seuls Français.
- KAKWÈ : Cela est juste, mais de nos jours, le triptyque « Liberté, Egalité, Fraternité » n'est plus qu'un hiéroglyphe inscrit sur le fronton des édifices où siège le pouvoir établi ; il nous arrive même d'entendre chanter la Marseillaise par les forces les plus réactionnaires que la France puisse enfanter.
- SPECTRE : Treize ans après la prise de la Bastille, le principe de fraternité entre les peuples, sans distinction de race ni de couleur de peau, était le grand idéal sur lequel nous fondions tous nos espoirs.
- KAKWÈ Je me demande tout de même si le fait que Delgrès était le fils d'un Blanc n'a pas contribué à nourrir en lui une telle utopie ?
- SPECTRE : Je l'ignore, mais en ce qui concerne ses parents, il n'a jamais caché sa fierté d'être issu de l'amour entre une femme Noire et un homme Blanc.
- KAKWÈ : Et par conséquent, il aurait voulu faire de l'île un paradis où anciens esclaves et anciens esclavagistes auraient vécu en parfaite harmonie sous le regard paisible du Tout-Puissant ?
- TI'KAKWÈ: Et pourquoi pas?!
Qui sait si ce n'est pas le but caché que tous nous chérissons au plus profond de nous-mêmes ?
- KAKWÈ : Et que l'amour entre une Noire et un Blanc, tel un baume miraculeux,

aurait fermé les plaies que la traite avait ouvertes chez les quinze, vingt, trente millions d'Africains qui furent déportés ?

SPECTRE : Sans le pardon des erreurs de l'autre,
il n'y a pas de futur ni de lendemain.

KAKWÈ: Tu as dit « pardon » !?
Mais de quoi parles-tu, Spectre métis ?
Pour qu'il y ait pardon, il faut qu'il y ait, auparavant, « demande » de pardon ;
or, tout le monde sait que l'arrogance des Blancs est telle
que jamais ils ne reconnaîtront leurs méfaits.

Que je sache, ils n'ont jamais demandé ouvertement pardon aux Noirs.
Ils se sont contentés d'arroser du parfum de la diplomatie
le cloaque des atrocités qu'ils ont commises,
et de débiter, depuis une tribune bien officielle,
des discours flatteurs envers les dirigeants Noirs corrompus
afin de continuer à assurer leurs intérêts économiques dans nos pays.

TI'KAKWÈ: Tu juges avec l'entendement des temps modernes,
et tu oublies qu'il y a deux siècles, Delgrès et ses compagnons
n'avaient pas les moyens d'informations que nous avons ,
qu'ils étaient nourris par les échos d'une révolution blanche
qui se passait de l'autre côté du monde ;
tout laissait croire qu'une entente entre Blancs et Noirs était possible.

SPECTRE : Et même si certains principes venus de France
n'étaient qu'une chimère,
dans la pratique, Delgrès avait des positions très claires.
Il savait qu'il ne restait aux Guadeloupéens que deux possibilités :
courber la tête et accepter le rétablissement de l'esclavage,
ou mourir, les armes à la main,
mais libres.

KAKWÈ : Mais dis-moi, Spectre d'une guerre perdue,
ne serais-tu pas un de ces officiers qui,
sous le titre d'Aide de Camp,
ont continué à cirer les bottes des généraux français ?

Mais qui es-tu, alors ?

SPECTRE : Peu importe qui je suis, Kakwè,
ça fait plus d'une heure que tu cherches à le savoir,
et à vrai dire, cela n'a aucune importance.

KAKWÈ : Au contraire, cela a beaucoup d'importance,
car je ne veux pas m'entretenir, ne serait-ce qu'une seconde,
avec un Nègre à Blancs.

SPECTRE : Que cela te plaise ou non, les traîtres, eux aussi, font partie de notre Histoire.

KAKWÈ : Oui, mais leur témoignage ne m'intéresse pas.

SPECTRE : Pourtant, connaître les causes et les raisons de leur trahison

est le meilleur moyen d'empêcher qu'elles se reproduisent.

TI'KAKWÈ : Il dit vrai, nous sommes là ce soir pour interroger notre Histoire, avec ses bons et ses mauvais aspects, et pour en tirer les leçons. L'étude de la félonie d'un traître peut être aussi importante pour le présent que celle du courage d'un résistant. Sans cela, nous risquons de voir renaître de nouveaux Pélage.

KAKWÈ : Impossible ! Jamais la terre guadeloupéenne n'enfantera plus de scélérats comme lui.

SPECTRE : Tu en es bien sûre ?

KAKWÈ : Absolument !

SPECTRE : Pourtant, si tu regardais plus attentivement tes contemporains, tu serais plus nuancée dans tes opinions, et tu admettrais volontiers que les Noirs forment un peuple semblable à tous les peuples du monde : ni inférieur, comme les esclavagistes s'efforcent depuis des siècles de le faire entrer dans nos esprits, ni supérieur, comme certains militants pour la défense de la culture Noire sont tentés de le croire.

Nous sommes comme tous les êtres qui peuplent la terre, avec nos bons et nos mauvais côtés, avec nos héros, mais aussi avec nos traîtres.

TI'KAKWÈ : Revendiquer notre identité et accepter celle des autres, c'est le premier pas vers notre libération.

KAKWÈ : Je suis d'accord, quand cela ne sert pas à justifier la trahison.

SPECTRE : Je ne suis pas revenu ce soir pour justifier quoi que ce soit, ni encore moins pour jeter la pierre sur qui que ce soit, je suis ici pour témoigner d'un moment de notre Histoire auquel j'ai participé, c'est tout.

TI'KAKWÈ : Raconte-nous tout de même ce que tu sais sur le commandant Delgrès.

KAKWÈ : Pourquoi spécialement sur lui, et non sur les autres Guadeloupéens qui ont lutté à ses côtés, comme Kirwan, Codou, Palerme, Jacquier, Sans-Peur ... ?

TI'KAKWÈ : Parce qu'il a canalisé la résistance contre l'envahisseur, et de ce fait, il devient le héros par excellence.

KAKWÈ : C'est ce que les historiens véreux apprennent à nos enfants, en réduisant ainsi la lutte de tout un peuple à un ou deux personnages isolés.

TI'KAKWÈ : A propos d'historiens, permets-moi de te dire que ton titre de professeur d'Histoire et géographie te va mieux que celui de Kakwè.

KAKWÈ : « La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe. »

- TI'KAKWÈ : Toi ? Blanche colombe ?
- KAKWÈ : On bustabak si-w pisimý !
- TI'KAKWÈ : Dis-nous, bon Spectre, est-il vrai qu'après une journée de combat,
quand il n'arrivait pas à trouver le sommeil,
le Commandant Louis Delgrès
se plaisait à jouer du violon à l'affût du canon ?
- SPECTRE: Il disait que la musique était le soupir de l'âme,
qu'elle surgissait des entrailles de la terre,
traversait notre corps et se projetait en sons.
- TI'KAKWÈ : Oui, mais cela ne répond pas à ma question :
savait-il jouer du violon, oui ou non ?
- KAKWÈ : Son père Blanc a dû lui apprendre !
- TI'KAKWÈ : Ma'Kakwè, (ma sœur) il est grand temps que tu acceptes
qu'être Noir n'est pas une question de sang ni de couleur de peau,
mais de sentiment d'appartenance à un peuple
pour lequel on se sent disposé à donner sa vie !
- KAKWÈ : J'en suis d'accord.
Mais tout de même, il est évident que Delgrès pouvait jouer du violon
uniquement parce qu'il était fils d'un notable blanc.
Il ne faut pas oublier que nos ancêtres n'avaient pas le droit de faire de la musique,
et surtout de jouer du gwoka,
car le son des tambours effrayait les maîtres.
- SPECTRE: Quoi qu'il en soit, je peux témoigner que Louis Delgrès
se plaisait à jouer du violon au milieu du silence qui règne après une journée de combat ;
sans oublier qu'en même temps, Joseph Ignace
commentait la journée de guerre avec ses deux enfants qui luttaient à ses côtés,
que Marthe Rose, la compagne de Delgrès,
chantait une comptine à un enfant dont les parents venait de tomber sous les balles ennemies,
que Kirwan prenait une gorgée de rhum réconfortant
avec des cultivateurs qui avaient laissé leurs terres
pour venir défendre leur liberté récemment acquise,
alors que Solitude...
- KAKWÈ : Ah, Solitude... Raconte-nous Solitude.... C'est l'héroïne par excellence.
- TI'KAKWÈ : Evidemment ! Parce qu'il s'agit d'une femme !
- KAKWÈ : Et Guadeloupéenne, s'il vous plaît !
N'oublie pas que Delgrès était Martiniquais.
- TI'KAKWÈ : Qu'importe l'île où il est né !
Quand on lutte pour la liberté,
notre tombeau devient notre berceau,
et la terre qui boit notre sang nous donne sa nationalité.

- KAKWÈ : Il était probablement né à Saint-Pierre ou à ...
- TI'KAKWÈ : Il a lutté pour la liberté des Noirs
et il est mort à côté de ses compagnons guadeloupéens !
C'est tout ce qui compte !
Sa noblesse d'esprit et sa conviction politique
l'auraient poussé à prendre les armes dans n'importe quel pays
où l'on voulait rétablir l'esclavage.
- KAKWÈ : Je n'en doute pas, mais ce à quoi je veux en venir,
c'est que l'on parle toujours des combattants hommes,
et très rarement des femmes.
- TI'KAKWÈ : Cela ne tient qu'à nous. Nous devons faire une soirée d'invocation rien que pour Solitude.
- KAKWÈ : Il arrive au fort Saint-Charles où il rejoint les forces du commandant Louis Delgrès,
c'est bien ça ?
- SPECTRE : Quoi qu'il en soit le commandant Ignace arrive au fort Saint-Charles pour rejoindre les forces
du commandant Louis Delgrès,
non seulement avec 150 soldats et officiers, mais aussi avec des dizaines des Solitudes,
femmes, enfants et hommes qu'il avait levés dans les campagnes et les habitations ;
tous disposés à donner leur vie pour défendre la liberté récemment acquise
et que Napoléon voulait leur dérober.
- KAKWÈ : Et le 10 mai 1802 au matin,
des navires de guerre battant pavillon bleu-blanc-rouge
font leur apparition devant la ville de Basse-Terre.
- SPECTRE : Tous les soldats du Fort contemplent les bâtiments esclavagistes,
et un sentiment de fierté et de rage,
mais aussi de crainte, envahit nos poitrines ;
car, pour la première fois notre Histoire,
nous nous trouvons face à face avec l'armée de nos bourreaux.
- D'un côté, 3400 Français, choisis parmi les vétérans de l'armée du Rhin,
commandés par les meilleurs généraux de l'Empereur ;
de l'autre, retranchés dans le fort Saint-Charles,
une poignée d'officiers Noirs,
à la tête d'hommes et de femmes à peine évadés de l'esclavage,
n'ayant pour la plupart jamais touché à un fusil.
- KAKWÈ : Mais décidés à mourir pour leur liberté
et pour être enfin considérés comme des hommes,
et non plus comme de simples bêtes de somme.
- SPECTRE : Face à l'imminence du débarquement des troupes ennemies,
notre artillerie fait retentir sa décision de ne pas céder devant l'envahisseur,
et prend l'initiative du combat.
Les bombes sifflantes transportent la détermination des résistants,
et le bruit du canon, leur cri de colère.
Devant cet accueil inattendu, Richepance et ses généraux sont surpris,
car ils pensaient reproduire la ruse qui avait si bien dupé les soldats Noirs
sur la plaine de Stevenson.

- KAKWÈ : Les colons ont toujours pensé que nous étions pires que des ânes,
que nous n'avions pas d'entendement,
et que nous tomberions éternellement dans le piège de leur bonne parole civilisatrice.
- Eh bien non, messieurs !
S'il est vrai que le traître Pélage vous a accueillis à bras ouverts à Pointe-à-Pitre,
par contre, à Basse-Terre, le Commandant Delgrès et ses compagnons
n'hésiteront pas une seconde à tirer contre votre flotte esclavagiste.
- TI'KAKWÈ : Plus tard dans la soirée, Louis Delgrès
réunit tous les officiers et les soldats sur le Champ d'Arbaud,
et leur tint à peu près ces propos ...
Mais j'ai l'impression que monsieur le Spectre peut les énoncer mieux que moi.
- SPECTRE : En effet, avec la gravité qu'implique le début d'une guerre
et l'espoir d'une hypothétique victoire,
Delgrès s'adresse à ses compagnons en ces termes :
- « Mes amis et frères de race,
les esclavagistes venus de France en veulent à notre liberté ;
en gens de cœur, préférons la mort à l'esclavage.
- Et pour vous, soldats européens qui êtes sous mon commandement,
je n'exige pas que vous combattiez avec nous contre vos propres frères qui,
peut-être, se trouvent dans la division française ... »
- KAKWÈ : Quoi ?
- SPECTRE : « Déposez vos armes et je vous permets de vous retirer ensuite où bon vous semblera. »
- KAKWÈ : Mais il était idéaliste à ce point, cet homme-là ?
Laisser en liberté les officiers Blancs,
avant même de livrer le premier combat contre l'armée esclavagiste ?
- SPECTRE : Delgrès était un homme de parole et d'honneur.
- KAKWÈ : L'honneur, chez les militaires, est une chimère
qui sert à mettre un bandeau sur les yeux de celui qu'on veut abattre.
- SPECTRE : Il permet à tout homme d'avoir sa dignité.
- KAKWÈ : Dignité ?!
De quoi parles-tu, esprit de quelqu'un qui, à coup sûr, n'a jamais été esclave !
- TI'KAKWÈ : Kakwè !
- KAKWÈ : Ou bien dis-moi, où se trouve la dignité d'une petite fille comme moi,
dont l'arrière arrière-grand-mère est morte sous les coups de fouet,
accusée de sorcellerie, uniquement parce qu'elle pratiquait la médecine des plantes,
la connaissance ancestrale héritée des ses aïeules africaines?
Dis-moi ! Peut-on parler de dignité lorsque le seul langage du maître est celui du fouet ?
- TI'KAKWÈ : Tu t'emportes inutilement, (Mam').

- KAKWÈ : Comment veux-tu que je ne m'emporte pas, quand je constate qu'au moment précis où Richepance met aux fers les soldats Noirs de Pointe-à-Pitre et s'assure la servitude du bon nègre Pélage, Louis Delgrès, le Commandant des forces de la résistance guadeloupéenne, en grand seigneur, laisse en liberté les officiers Blancs afin qu'ils aillent rejoindre l'armée esclavagiste ? Et tout cela au nom de l'honneur !
- SPECTRE : Delgrès voulait démontrer aux généraux français que les Noirs étaient un peuple qui avait, lui aussi, son éthique de la guerre.
- KAKWÈ : C'est pour cette raison qu'au cours des combats de Basse-Terre, lorsqu'un incendie s'est déclaré dans la partie de la ville occupée par l'armée esclavagiste, Delgrès a envoyé ses propres soldats pour aider à éteindre les flammes ? C'est bien cela ?
- Tu te rends compte, Spectre bien-pensant ? Aider à éteindre un incendie chez les Blancs, là où Ignace, à l'égal des combattants de Saint-Domingue, en aurait plutôt allumé un autre, et un autre, et aurait au besoin brûlé la ville entière ? Car, Ignace, lui était un ancien Marron, et il savait que le seul moyen de vaincre l'envahisseur était de laisser derrière soi une « terre brûlée », et de lui couper ainsi toute possibilité de logistique et de ravitaillement.
- SPECTRE : Delgrès voulait montrer au monde que les soldats Noirs étaient des combattants et non pas des assassins.
- KAKWÈ : En temps de guerre, tout monde l'est.
- SPECTRE : Mais il y a des limites.
- KAKWÈ : Ah bon ? Alors dis-moi si le général Richepance a gardé des limites dans la répression qui a suivi cette guerre, où des milliers de Guadeloupéens ont été passés par les armes accusés du seul crime d'être Noirs ? Et non content de faire couler le sang innocent, il organisa la déportation systématique de tout homme ayant l'âge de porter une arme.
- TI'KAKWÈ : Encore une fois, le monde entier, témoin silencieux et complice des atrocités commises par les Blancs, verra arriver sur les côtes des Etats-Unis des bateaux entiers de Guadeloupéens prêts à être vendus comme esclaves. D'autres bateaux prendront le cap des colonies espagnoles, d'où ils seront refoulés, car ces Nègres étaient considérés comme des pestiférés révolutionnaires ; d'autres finiront enfermés dans les cachots de la « Mère Patrie », en attendant d'être utilisés comme des bêtes de somme pour effectuer des travaux forcés dans l'île de Corse.

- KAKWÈ : Dis-nous alors, Spectre naïf, où se trouvaient la morale et le sens de l'honneur chez les généraux napoléoniens ?
Dis-le !
- SPECTRE : Kakwè, tout en respectant ta douleur, je dois te dire que ceux qui ont donné leur vie en luttant pour la liberté n'ont pas besoin de justifier leurs pensées ni leurs erreurs d'appréciation, car leurs actes sont là pour témoigner de leur courage.
- Lorsque les combattants ont poussé leur engagement jusqu'au sacrifice suprême, il n'y a plus rien à dire.
Peu importe qu'ils aient bien ou mal fait telle ou telle chose.
Une fois que l'on a donné sa vie, on a tout donné.
- KAKWÈ : Cela n'empêche pas de questionner certaines décisions qu'ils ont pris pendant cette guerre et d'en tirer les leçons correspondantes : par exemple, le fait de laisser en liberté les officiers Blancs qui allaient devenir leurs propres assassins.
- SPECTRE : Ce sont les contradictions des gens qui défendent leur pays les armes à la main, et non pas avec des raisonnements et des analyses d'intellectuel.
- KAKWÈ : Tu dis cela pour moi ?!
- TI'KAKWÈ : Bon, maintenant, tais-toi, et écoutons plutôt le récit de la suite des événements.
- SPECTRE : Delgrès savait obéir aussi bien à son cœur qu'à sa raison, mais cela ne l'empêchait pas de vouloir défendre par-dessus tout la liberté des Noirs.
- TI'KAKWÈ : Et c'est dans ce sens qu'il écrit sa magnifique proclamation.
- KAKWÈ : Proclamation qu'il signe, certes, mais qui est écrite, ne l'oublions pas, par un Blanc, l'officier Monnereau.
- TI'KAKWÈ : Veux-tu nous dire, une fois par toutes, si tu désires enlever à certains Blancs le droit naturel qu'ils ont d'aimer le peuple Noir ?
- KAKWÈ : Oui. Car bien souvent leur amour est illusoire, il prend des aspects bien pensants et ne dure que le temps de la découverte ethnologique.
- TI'KAKWÈ : Eh bien, figure-toi que ce n'a pas été le cas de l'officier Monnereau. Il a combattu les esclavagistes à côté de ses compagnons guadeloupéens jusqu'à ce qu'il soit fait prisonnier. Une fois les hostilités terminées, il sera jugé et fusillé le 11 juin 1802, car tout au long de son procès, jamais il n'a renié ses actes ni son attachement au Peuple Noir.

- SPECTRE : Tu dis vrai.
- TI'KAKWÈ : Le 10 mai au matin, donc, sur les murs de la ville de Basse-Terre, on pouvait lire la proclamation de Delgrès ...
Peux-tu tout de même nous en dire quelques extraits ?
- SPECTRE : Bien.
"À l'univers entier le dernier cri de l'innocence et du désespoir."
- KAKWÈ : « Désespoir » ?
Je vous prie d'excuser l'interruption, mais c'est plus fort que moi, car je constate que dans le titre même de cette déclaration, il y a déjà les mots « dernier cri » et « désespoir » : des notions défaitistes, avant même de livrer le premier combat.
- SPECTRE: Quand une poignée de soldats affrontait la toute-puissante armée napoléonienne qui venait de conquérir l'Europe entière, crois-moi, Kakwè savante, les chances de réussite étaient minimes.
- KAKWÈ : Nos frères de Saint-Domingue affrontaient le même ennemi, et ils ont pourtant réussi à le vaincre.
- TI'KAKWÈ : Quoi qu'il en soit, la déclaration de Delgrès est explicite dans ses intentions : il luttait pour la liberté, mais non pas contre la République.
- KAKWÈ : La dupe !
Et voilà comment la République payait son amour : en envoyant une expédition armée pour lui arracher le rêve de liberté que la Révolution avait forgé dans sa tête.
- SPECTRE : Mais les rêves ne s'arrachent pas si facilement, et Delgrès était disposé à les garder tant qu'il serait en vie.
Richepanse, de son côté, voyant l'acharnement avec lequel la résistance défendait sa liberté, décide d'opter pour la stratégie épistolaire, et il oblige son valet Magloire Pélage à écrire une lettre adressée au Commandant Louis Delgrès.
- TI'KAKWÈ : Puis-je la lire ?
- KAKWÈ : Si tu trouves du plaisir à mettre dans ta bouche le venin que véhiculent les mots écrits par cette vipère.
- TI'KAKWÈ : « Citoyen Commandant en Chef de la Force Armée de Basse-Terre Louis Delgrès, quel est mon étonnement de voir tirer sur le pavillon national ! »
- SPECTRE: Le pavillon de l'oppression n'est pas le pavillon guadeloupéen.
- TI'KAKWÈ : « Ce n'est peut-être sans doute qu'un malentendu. »
- SPECTRE : Malentendu ?!

C'est un malentendu,
 si Richepance a dépouillé de leurs uniformes les soldats de Pointe-à-Pitre
 et les a jetés à fond de cale ?
 C'est un malentendu si Napoléon envoie une expédition punitive
 contre les citoyens de Saint-Domingue
 et une autre contre ceux de la Guadeloupe ?

Non, commandant Magloire Pélage,
 si vous êtes aveuglé par le mirage de la bonne parole de vos supérieurs,
 il y a d'autres Guadeloupéens
 qui ne se feront remettre dans les fers de l'esclavage
 qu'une fois leurs corps devenus des cadavres.

- TI'KAKWÈ : « Je vous rappelle le serment que nous avons fait ensemble
 d'être fidèles à la Mère-Patrie. »
- KAKWÈ : Traître ! Ces métaphores n'ont plus d'effet sur les Guadeloupéens.
- TI'KAKWÈ : Ma'Kakwè, c'est au spectre de répondre.
- KAKWÈ : Je sais, mais quand j'entends les mots « Mère-Patrie »,
 mon sang devient un cyclone qui veut ravager la terre entière.
- TI'KAKWÈ : Je disais : « Et votre serment » ?
- KAKWÈ : Quel serment ?
- TI'KAKWÈ : Le serment que Delgrès et tous les soldats font quand ils entrent dans l'Armée.
- SPECTRE : J'ai fait un serment à la France des sans-culottes,
 au drapeau des Marseillais,
 aux autorités révolutionnaires qui m'ont rendu la liberté,
 et non pas aux généraux qui veulent me l'enlever !
- TI' KAKWÈ : « Commandant Louis Delgrès,
 même si vous venez de tirer sur le pavillon tricolore,
 donnant ainsi le signal de la plus coupable rébellion,
 le Général Richepanse promet d'oublier ... »
- SPECTRE : « Il promet » ?!
 « Promesse » est le maître-mot des Blancs,
 et « sottise » celui des Nègres qui y croient.
- TI'KAKWÈ : « Il vous ordonne de faire cesser le feu ! »
- SPECTRE : Et moi, je lui ordonne d'embarquer avec ses mercenaires
 et de retourner au plus vite dans son pays
 d'où il n'aurait jamais dû partir.
- TI'KAKWÈ : « Commandant Delgrès !
 Si vous résistez aux avis d'un ancien camarade,
 vous me verrez bientôt à la tête des colonnes françaises
 pour vous faire repentir de votre erreur. »

SPECTRE: Viens !
Viens, misérable laquais des Blancs !
Viens pointer ta baïonnette sur cette poitrine !
Peut-être qu'en voyant la couleur de ma peau,
tu constateras que c'est la même que la tienne,
et que tu te réveilleras du rêve absurde de vouloir être Blanc.

Viens ! Arrache mon cœur avec tes mains !
Qui sait si la chaleur de mon sang ne te rappellera pas
celle de notre Afrique lointaine,
et peut-être comprendras-tu enfin que nos ancêtres ne sont pas les Gaulois,
mais ces paisibles paysans qui, un beau jour, furent chargés de chaînes,
mis en vente sur les marchés comme des animaux,
puis muselés et jetés sur les plantations où il devaient travailler
depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil,
n'ayant que la mort comme seul espoir.

Viens ! Magloire Pélage !
Essaie de prendre ma vie et celle des mes compagnons d'armes !
Abreuve-toi de notre sang,
coupe nos têtes et expose-les sur des piques,
brûle nos cadavres,
jette nos cendres aux quatre vents !
Mais saches que quoi que tu fasses,
tu ne pourras jamais effacer la mémoire de notre courage,
ni toi, te laver de la honte d'être un Nègre à Blancs !

TI' KAKWÈ : Richepance avait pour mission d'écraser toute résistance
de ces « nègres empanachés », selon les propres termes de Napoléon,
et il s'y attacha avec le zèle et l'efficacité dignes d'un général impérial.

SPECTRE : Le 11 mai,
le général en chef décide donc de débarquer au Baillif,
à quelques kilomètres au nord de la ville de Basse-Terre.

Après un bombardement intensif des côtes,
les troupes françaises, commandées par le général Gobert
et protégées par un feu nourri des frégates,
touchent le sol guadeloupéen vers 4 heures de l'après-midi.

KAKWÈ : Sur la rive droite de la rivière Duplaisis, le choc entre Français et Guadeloupéens est effroyable.
On dit qu'au cours des différents combats,
la bravoure et l'héroïsme des femmes,
poussés jusqu'au sublime,
décuplèrent le courage des hommes.

Elles ne voulaient plus enfanter des esclaves

Ce fut le cas de Marthe-Rose, la compagne de Delgrès, que tout le monde connaissait sous le
surnom amical de « Toto ».

SPECTRE : Tu dis vrai Kakwè. Ce dont je peux témoigner, c'est que, pendant cette guerre,
les femmes ont été dans tous les postes et sur tous les fronts de combat.

Alors que certaines d'entre elles se battaient à Basse-Terre, d'autres le faisaient sur la route de Capesterre et de Dolé, où la résistance, commandée par les officiers Palerme et Jacquier, devait empêcher que les renforts français venant de Pointe-à Pitre pussent rejoindre les forces de Richepanse.

- TI'KAKWÈ : Voyant que ces « bons nègres » ne se laisseraient pas si facilement remettre les chaînes, le brillant et jeune général de Napoléon appelle à son secours le général raciste Jean-Baptiste Lacrosse, qui, après avoir été expulsé du territoire par les Guadeloupéens en 1801, s'est réfugié chez les royalistes anglais de la Dominique.
- SPECTRE: Le général Lacrosse ne vint pas rejoindre son compatriote Richepanse les mains vides, non, car le gouverneur anglais de l'île de la Dominique, Cochran Johnston, profita de l'occasion pour témoigner son soutien aux Français dans leur lutte contre les esclaves révoltés, et leur envoya les bombes et les mortiers dont ils avaient grand besoin pour entreprendre le siège du fort Saint-Charles.
- Ce fut donc le 17 mai, au petit matin, que nous avons vu des citoyens Noirs, réquisitionnés de force, creuser des tranchées autour du fort et y installer les batteries les plus meurtrières que jamais la terre guadeloupéenne avait connu.
- TI'KAKWÈ : 3 canons de 24,
12 canons de 18 - 2 canons de 12,
4 mortiers,
4 obusiers.
- KAKWÈ : Tout cet arsenal pointé sur une seule cible : le Fort où s'étaient retranchés non seulement Delgrès et ses compagnons d'armes, mais aussi des paysans, des mères de famille et des enfants qui préféraient mourir sous les bombes plutôt que de vivre enchaînés.
- TI'KAKWÈ : Le 18 mai, à 3 heures du matin, Delgrès et ses compagnons font une sortie du Fort et passent à l'attaque.
- KAKWÈ : Jour fatidique.
- TI'KAKWÈ : Pourquoi ?
- KAKWÈ : C'est très simple.
Nous avons vu que Richepanse et ses mercenaires assiègent le fort Saint-Charles avec la plus puissante machine de guerre jamais vue dans l'île ; pourquoi alors Delgrès et ses officiers veulent-ils rester dans ce cul-de-sac ?
- Pourquoi vouloir défendre à tout prix une position aussi lourde et inutile qu'un fort moyenâgeux ?
- SPECTRE : Nous n'avons pas de réponse à toutes ces questions il y a deux siècles, Ma'Kakwè, nous devons lutter avec les moyens et les stratégies de l'époque, misant uniquement sur notre courage et notre conviction de vaincre les esclavagistes par tous les moyens.

C'est pourquoi, vingt fois nous sommes sortis du fort
et nous sommes jetés corps et âme contre les Français ;
et vingt fois, nous avons été repoussés.

A la fin de la journée, nous sommes parvenus tout de même
à ce qu'ils n'avancent pas au-delà de leurs positions.

De son côté, Richepance commence sérieusement à s'inquiéter vu les nouvelles venant de Saint Domingue. C'est alors que le renégat Magloire Pélage propose donc au général français d'utiliser les 800 soldats noirs qui avaient été fait prisonniers à Stevenson, et qui étaient parqués à fond de cale dans les bateaux de guerre.

Et pour pousser encore plus loin son zèle et sa servilité,
il lui propose de choisir lui-même
ceux d'entre les prisonniers qui seront les plus sûrs,
et qui n'hésiteront pas à tirer contre leurs frères de sang.

KAKWÈ : L'Histoire a produit bien des scélérats,
mais comme Magloire Pélage, il n'y en aura pas deux pareils.

SPECTRE : Des 800 prisonniers, le traître réussit à choisir 600 soldats.

C'est donc avec cette troupe que, le lendemain,
le misérable attaque le fort Saint-Charles,
et malgré notre résistance acharnée,
il réussit, tout de même, à prendre position sur les pentes de Bisdary,
et à couper ainsi toute communication du Fort avec l'intérieur du pays.

KAKWÈ : Ce jour-là, Delgrès et ses compagnons
éprouvent la plus terrible et la plus douloureuse attaque qu'un guerrier puisse subir,
celle qui blesse, non seulement le corps,
mais aussi le moral et l'âme du combattant.

SPECTRE : Tu traduis bien le désarroi dans lequel nous nous trouvions, Ma'Kakwè,
et cela me réjouit que des Guadeloupéennes d'aujourd'hui
puissent comprendre le terrible dilemme
devant lequel nous nous trouvions en ce temps-là :
comment tirer sur un esclave, si nous luttons pour sa liberté ?
comment tuer celui à qui nous voulions redonner la vie ?

Désormais, l'ennemi à abattre n'était pas seulement le Blanc esclavagiste,
mais aussi notre propre frère de sang et de souffrances.

TI'KAKWÈ : Devant une telle situation, les officiers qui sont à la tête de la résistance
doivent reconsidérer leur stratégie...

KAKWÈ : Il est grand temps.

TI'KAKWÈ : Tous sont d'accord qu'on ne peut plus prolonger l'agonie du fort,
et qu'il faut se retirer à l'intérieur du pays afin d'y mettre en pratique une autre forme de lutte.

KAKWÈ : Celle des Nègres Marrons,
qui consistait à attaquer les troupes de l'envahisseur partout où elles se trouvaient,

tout en gardant la possibilité de choisir l'endroit et le moment idéal pour livrer bataille.
Il fallait contraindre l'ennemi à poursuivre les résistants,
à se déplacer constamment,
le fatiguer par des marches et des contremarches,
et le disséminer dans toutes les directions.

SPECTRE : Le 21 mai à 8 heures du soir,
trompant la vigilance de Pélage
qui avait pour mission de garder le côté Est du fort,
les résistants quittent Saint-Charles par la poterne du Galion,
s'enfoncent dans les ravins de la rivière
et regagnent la campagne au niveau des terres de Dos d'Ane-Gourbeire.

Là, ils se séparent en deux groupes :
300 hommes, sous la conduite de Delgrès,
montent vers les hauteurs du Matouba ;
100 autres hommes, sous le commandement d'Ignace,
descendent par la grande route vers Pointe-à-Pitre.

TI'KAKWÈ : Au petit matin, Richepanse est informé de la fuite des résistants.
Alors il ordonne à Pélage de s'embarquer avec sa troupe de bons nègres pour Pointe-à-Pitre,
tandis que le général Gobert est chargé de poursuivre les résistants
par voie terrestre.

SPECTRE : De son côté, le commandant Delgrès,
en se rendant au Matouba, choisit une région dont la topographie naturelle était telle,
que le site devenait une sorte de place forte quasi imprenable.

De là, il peut attaquer les envahisseurs par des irruptions soudaines dans toutes les régions de
Basse-Terre.

TI'KAKWÈ : Le 23 mai au soir, Ignace arrive avec ses compagnons à la redoute de Baimbridge,
où il fait hisser, dit-on, un imposant drapeau rouge
dont la vue terrorise les habitants blancs de Pointe-à-Pitre.

KAKWÈ : Mais hélas, le Commandant de la résistance guadeloupéenne,
celui qui avait tous les atouts pour continuer la lutte de ses frères Marrons,
commet l'erreur stratégique fatale :
Il se précipite dans la gueule du loup,
et se retranche dans la redoute de Baimbridge, aujourd'hui Morne-Chauvel,
piège volontaire duquel il ne sortira jamais vivant.

SPECTRE: Il faut dire que cette redoute avait l'avantage de dominer la ville
et de permettre de préparer l'attaque de Pointe-à-Pitre,
où venaient justement de débarquer Pélage avec sa troupe.

KAKWÈ : Ce que tu voudras, Spectre d'antan,
mais ce fortin abandonné depuis longtemps par la garde française
était complètement dépourvu d'armement et de munitions,
et si isolé que, s'il venait à être assiégé,
ceux qui étaient à l'intérieur n'avaient aucune possibilité de repli.

TI'KAKWÈ : En effet, le traître Pélage attaque la redoute de Baimbridge

le 25 mai au petit matin.

SPECTRE: Pendant toute la matinée,
la bataille entre frères de sang fait rage.

Vers trois heures de l'après-midi,
les troupes du général Gobert,
qui marchaient sur les traces d'Ignace depuis Basse-Terre,
viennent à renforcer celles de Pélage,
et leur puissante artillerie a raison de la défense de la redoute.

Les combattants guadeloupéens
tentent plusieurs sorties, mais en vain,
ils sont bel et bien encerclés

Les hommes de Pélage, c'est à dire des soldats Noirs,
sont les premiers à pénétrer dans la redoute.
Vers 6 heures de l'après midi, la redoute est prise.
Tout n'est que décombres, corps mutilés, personnes agonisantes.

On dit que, se voyant encerclé,
Ignace dit aux soldats qui venaient pour le faire prisonnier :
« Vous n'aurez pas l'honneur de me prendre la vie. »,
et pointant son pistolet sur sa tempe, il se fit sauter la cervelle.

TI'KAKWÈ : Ainsi finit le plus intègre des combattants pour la liberté.

KAKWÈ : Les Français, bien que porteurs de bonne parole et de civilisation,
n'en coupent pas moins la tête de Joseph Ignace
et l'exposent au bout d'une pique sur la Place de la Victoire.

Ses deux enfants, qui avaient combattu à ses côtés,
n'ont pas meilleur sort .

TI'KAKWÈ : Mais ce ne n'est pas tout.
Le général Richepance était assoiffé de sang
et le lendemain, à Fouillote,
il ordonne qu'on passe par les armes
150 autres Guadeloupéens soupçonnés d'avoir collaboré avec la résistance.

KAKWÈ: Pendant ce temps, au Matouba, le maître-mot est « attendre ».
Pendant qu'Ignace se bat à Pointe-à-Pitre,
Delgrès et ses trois cent combattants attendent.
Les jours s'écoulaient l'un après l'autre, le 23, le 24, le 25, le 26 mai,
et au quartier général d'Anglemont, on attend.

Tout le monde savait que l'armée de Richepance,
en se séparant de Pélage et de Gobert pour poursuivre Ignace,
se trouvait affaiblie et que les conditions étaient idéales pour attaquer les Français.
Mais non, le commandant Delgrès ne bouge pas ses forces d'un pouce.
Il attend !
Il préfère attendre.

SPECTRE : Tu n'es pas juste dans tes appréciations, Ma'Kakwè :

au Matouba, nous organisons la résistance,
et des avant-postes étaient disposés aux différents points stratégiques
par où l'ennemi pouvait attaquer.

Ainsi disposées, nos troupes pouvaient faire de Matouba une place forte de premier choix,
et nous permettaient de reprendre l'offensive
une fois qu'Ignace aurait rempli sa mission.

KAKWÈ : Mais, hélas, Baimbridge sera le tombeau du premier grand révolutionnaire guadeloupéen,
et sa mort donnera le signal de la fin de la résistance anti-esclavagiste.

TI'KAKWÈ : De son côté, Richepance, aussitôt qu'il apprend la défaite de l'ancien Marron,
rassemble toutes ses forces
et décide de porter l'assaut final contre les Guadeloupéens.

SPECTRE : Le 28 mai, à deux heures du matin,
deux colonnes, conduites respectivement par les chefs de bataillon
Cambriels et Irénée Delacroix,
lancent simultanément l'offensive générale
par les deux flancs du Matouba :
c'est-à-dire par la rivière Saint-Louis et la Rivière Noire

Au total, ce sont 1800 hommes qui grimpent simultanément à l'assaut du Matouba,
où les attendent de pied ferme 300 soldats.

Les forces sont inégales, mais les résistants sauront accepter le défi
et affronter la mort avec dignité.

Alors, Delgrès comprend que la résistance n'est plus possible
et que l'instant suprême est arrivé.

Il fait part de sa détermination à ses officiers réunis,
les laissant libres de se retirer ou de mourir avec lui.

Ils acceptent donc résolument de suivre leur chef dans la mort,
déterminés à quitter la vie en hommes libres

KAKWE : Au milieu du silence qui précède la mort,
avec le calme de ceux qui savent l'affronter en face,
le Commandant Louis Delgrès s'adresse à tous les combattants,
et, en homme qui ne sait parler qu'avec son cœur,
il prononce ses derniers mots de guerrier de la liberté.

SPECTRE : « Guadeloupéens, nous n'avons plus qu'à mourir bravement.
Sachons accomplir ce devoir suprême.
Notre mort nous fera illustres,
nous ne mourons pas entièrement.
Nos noms survivront sur l'océan des âges
et nous léguerons nos exemples à suivre
à ceux qui viendront après nous et qui, plus heureux,
conquerront cette liberté que nous n'avons fait qu'entrevoir. »

TI'KAKWÈ : A trois heures et demie de l'après-midi, le 28 mai 1802, Richepance sonne la charge finale.

SPECTRE : Les soldats guadeloupéens, enveloppés de toute part,

continuent à opposer une résistance légendaire ;
 pied à pied, ils défendent avec une intrépidité inouïe
 leur dernier carré de liberté,
 et obligent, plus d'une fois, les troupes porteuses de mort à reculer .

Mais cela ne dure pas longtemps.
 Les combattants de la résistance doivent reculer,
 et à 17 heures, le retranchement est pris.

Alors, les Guadeloupéens se retirent dans la maison minée,
 attirant après eux les Français,
 et, d'une voix stridente qui domine le fracas des combats, Delgrès crie :

« Vive la liberté ! »

TOUS : « Vive la liberté ! »

KAKWÈ : Tout à coup, la terre tremble ;
 un effroyable coup de tonnerre se fait entendre,
 et dans une immense gerbe de feu, de flammes, de fumée et de poussière,
 l'opulente demeure d'Anglemont vole en éclats,
 projetant dans les airs des débris de corps humains déchiquetés :
 les restes de ceux qui ont préféré la gloire du martyr
 à la honte de l'esclavage.

Delgrès mourut de la mort des grands vaincus.
 Il avait rêvé de conserver la liberté
 aux femmes et aux hommes de sa race,
 et, ne pouvant composer avec sa conscience,
 il a fait le sacrifice de sa vie,
 obéissant aux exigences de son caractère.

Son héroïque sacrifice est le souffle de vie
 qui anime la poitrine de tout citoyen
 qui considère que la lutte pour la Guadeloupe n'est pas finie.

Delgrès, Ignace et ses compagnons n'ont fait que nous montrer le chemin de la libération ;
 c'est à nous de le suivre et de le continuer.

C'est ce que feront les Guadeloupéens
 qui ont pu échapper au carnage du Matouba ;
 ils gagneront les bois du Lamentin, de Baie-Mahault,
 Sainte-Rose, les Grands-Fonds, où ils continueront la résistance contre les esclavagistes.

Là, au milieu des montagnes de notre île bien-aimée,
 ils ont rencontré leurs ancêtres, les Nègres Marrons.
 Là, au milieu des bois,
 ils attendent que nous allions les rejoindre dans la lutte
 pour une Guadeloupe enfin libre.

FIN

MATOUBA - de Antonio Díaz-Florián
 Droits d'auteur S.A.C.D.